

Anne Lenner

Ça va trop vite

le dilettante

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

L'Âme sœur, 2009.
Cahin-caha, 2006.

Anne Lenner

Ça va trop vite

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture: © photo Jacques Honvault

jacqueshonvault.com

© le dilettante, 2012

ISBN 978-2-84263-725-5

Je suis une comète, mon sillon est ma légende.

Epsilon

Les événements et la plupart des personnages de ce roman, leur existence et le cadre où ils évoluent, à savoir le Bocal, ne sont pas seulement le reflet de la réalité, mais leur très exacte transcription.

Pour des raisons compréhensibles, les noms ont été changés à l'exception du mien, bien évidemment.

Louis Morhan

Soi-disant, pour faire un bon livre, il faudrait être prêt à y laisser sa peau. J'ajouterai que l'on doit tailler çà et là, sans se laisser rebuter par la corne, les nerfs ou les cartilages – ces pudeurs de vieilles filles qui font des auteurs effarouchés des écrivains sans âme.

Comprenez-moi bien : ce livre ne m'est pas seulement nécessaire, il est inévitable. Faute de l'écrire, Lacrymo, mon âme damnée, ce Méphistophélès de pacotille, sombrera dans des limbes d'oubli et votre serviteur avec.

C'est dommage qu'il ne soit plus là pour en parler, parce qu'il se serait acquitté de la tâche avec un luxe de détails que ma mémoire de colibri est bien en peine de restituer.

Où qu'il soit à présent, il sait déjà tout ce que je m'appête à vous dévoiler. Sa vision panoramique lui permet de balayer la triste frise chronologique de

*ma vie jusqu'à aujourd'hui. Trente ans que je m'en
vais vous narrer. En long, en large et de travers, un
peu aussi.*

*Tout ce que je peux dire, c'est que si je vous
retrouve à la fin de ce maelström, vous l'aurez bien
cherché.*

À dix ans, j'ignorais ce qu'était un albinos.

Si on s'était donné la peine d'éclairer ma lanterne, il est probable que je n'en aurais pas cru un mot. À cet âge, j'étais habitué à croiser des gens de toutes couleurs : imaginer une personne n'en ayant aucune était aussi naturel, à mes yeux, que l'irruption d'une coco-girl dans notre salon et son strip-tease intégral sur la table basse familiale.

Oui, j'avais alors une vision bien arrêtée des choses et des gens. Le physique seul de Lacrymo était un pied de nez à toutes ces certitudes, une épiphanie monochrome que je ne me lassais pas de contempler.

Mais ce n'était rien comparé à ce qui pouvait sortir de sa bouche. Notre toute première rencontre (j'aurai l'occasion d'y revenir) fut épique.

La seconde, une révélation :

– Je suis une éponge et voici que vous êtes des eaux, a-t-il énoncé ce jour-là, tel un patriarche biblique ou un gourou New Age égaré dans une ferme du Vercors.

– Des os? ai-je bredouillé. C'est quoi ce charablaba?

– Des eaux, glouglou, a chuchoté mon frère qui connaissait déjà Lacrymo et savait ce dont il retournait.

– Des eaux, dont je me gorge. Les écouter, les goûter, c'est remonter à la source qui les a vues naître, au robinet qui les a libérées. De cette manière seule, on peut déterminer si des travaux de plomberie sont nécessaires, a dit l'Albinos, en tapotant son crâne du bout de son index recourbé.

– Et alors? ai-je demandé, incapable de deviner où il voulait en venir.

– Alors, ta famille est pleine de tartre, a-t-il déclaré en fronçant le nez et en déglutissant, comme s'il nous avait sur le bout de la langue, mon frère et moi. Tu es comme ton frère, tu parles fort, trop fort. Vous devez être nombreux chez vous et ça ne doit pas être très grand.

J'ai ricané :

– C'est le cas de presque tout le monde ici.

Mais Lacrymo a poursuivi, aussi imperturbable qu'un Horse Guard.

– Vous habitez dans les premiers étages. Un de vos voisins se plaint tout le temps que votre ascenseur soit en panne, mais je vois ton frère aller et venir comme s'il n'avait pas tout un tas de marches à gravir.

Nous habitons effectivement au second. J'ai commencé à prêter l'oreille à ses paroles.

– Le nom que vous portez évoque le soleil, de même que votre teint. Mais vous avez des reflets dorés dans vos cheveux, ce qui signifie que votre mère doit être blonde.

– C'était le sosie de la fille de la pub Timotei, quand elle était jeune, ai-je avoué, non sans une certaine fierté.

– Ton frère ne parle jamais de votre père, alors je pense que vous ne le voyez pas souvent. Et comme vous détestez tout ce qui s'obtient lentement, tous les deux, j'imagine que votre père se tue à la tâche pour des clopinettes.

Là encore, il avait vu juste. Mon père, je n'ai jamais fait que le croiser et le peu que j'en ai vu m'a dégoûté des horaires fixes à vie. Dans le film de ma vie, il occupe tout juste le rôle de figurant : celui d'une ombre au générique final.

Soudain, Lacrymo m'a appuyé sur la nuque :

– Penche-toi en avant, mon garçon.

Machinalement, j'ai obéi. Il a relevé mon tee-shirt et suivi du bout du doigt la ligne de ma colonne vertébrale.

– Tu es trop jeune pour avoir un cartable si lourd qu'il te dévie l'échine. Tu ne dors pas souvent dans un vrai lit. Il y a beaucoup de passage à la maison. Et toi, tu dois te contenter d'un vieux lit de camp tout bancal, n'est-ce pas ?

Une fois encore, il avait vu juste. Nous avions souvent un cousin ou autre à dormir à la maison et j'étais celui que l'on exilait à la salle de bains. Je détestais cela. Le carrelage était froid et les voisins semblaient attendre la nuit tombée pour se lancer dans d'étranges concours de chasse d'eau.

– Donc je récapitule, a dit Lacrymo. Deuxième étage, une de ces familles débordantes, qui remontent le seuil de natalité en faisant trimer le père de famille comme un fou. Couchés à pas d'heure, réveillés toujours trop tôt ou trop tard d'une vie normale, dehors quand les honnêtes gens sont dedans. Des frères et sœurs à ne plus savoir qu'en faire et un appartement qui

rapetisse, à mesure que vous grandissez. Une boîte à chaussures, que l'adolescence toute neuve du grand frère va faire éclater tel un pétard, a-t-il ajouté en souriant de toutes ses canines.

J'en suis resté comme deux ronds de flan.

– Dis, m'sieur, tu es divin ou quoi?

1.

Vous connaissez la théorie du poisson rouge ?

Donnez-lui ne serait-ce qu'un bol, un monde sans angles et il en fera son manège. Peu lui importent les rivières et les océans, la notion même de vague ou de récif lui est complètement étrangère. Le poisson rouge est par essence fataliste, peut-être parce qu'il a des origines slaves ou encore parce qu'il croit en la réincarnation.

On pourrait bâtir une religion ou des temples sur la seule foi d'un poisson rouge.

J'ai passé mon enfance dans un quartier que tout le monde surnommait le « Bocal », étant donné la rapidité avec laquelle on en faisait le tour. Un corps de bâtiments échoués au fond d'une calanque desséchée, avec des arbres mous et gris comme des algues et des concierges aux visages aussi expressifs que des cailloux.

L'architecte de ce naufrage de béton a dû travailler en apnée : on voit le résultat d'une imagination trop longtemps privée d'oxygène.

Je ne prétends pas que grandir dans un endroit joli aurait changé quoi que ce soit à l'individu que je suis devenu. Ma propre mère aimait répéter qu'il y avait de la mauvaise graine en moi, quelque chose de tordu dès la naissance. Dans le règne animal, elle m'aurait sûrement dévoré, faute de reconnaître un seul de ses gènes en moi.

Mais pleurnicher là-dessus n'aurait aucun sens.

Si les oiseaux préféraient voler à l'envers, plutôt que de voir notre misère, le Bocal ne se réduisait pas qu'à un simple cliché banlieusard. C'était aussi un lieu où bruissaient mille langues et mille tambouilles différentes, que l'on se passait par les fenêtres des cuisines par marmites entières.

Là, pas de ventres creux, que des bouches pleines d'histoires pour régaler l'assemblée. Tant mieux.

Quelquefois à vos dépens. Tant pis.

Seulement, lorsque caquets et quinquets s'éteignaient, la chaleur avait tôt fait de s'évanouir.

Les nuits accouchaient de sommeil sans rêves ; rêver était dangereux. Il y avait toujours quelqu'un pour vous réveiller, quand ce n'était pas pour vous foutre dehors.

C'est de cette façon, que j'ai pris l'habitude de sortir avec un autre de mes frères, ou le cousin de passage. Il faisait trop chaud dans l'appartement, ça sentait les chaussettes et la cuisine de la veille et un peu de ce qu'on appelle le désespoir.

On se nichait comme des moineaux dans les cages d'escalier, sous la fenêtre de la loge du concierge.

Dans les buissons où Boris niquait Nadia (pas celle du dernier étage, vieille et grosse, mais celle du 13b, l'immeuble en face. On racontait que ses tétones étaient pointues comme des queues de poires et qu'elle piaillait comme dans les films porno. Plus tard, Boris l'a refilée à Mathias et de là, des baisers à la chaîne, forcément tarifées parce qu'à force de faire l'école buissonnière, on attrape zéro de conduite.)

2.

En attendant, mon père payait ses traites, cahin-caha. Il lui arrivait même de gagner aux courses des sommes ridicules mais qui, compte tenu de nos moyens, prenaient vite des allures de Pérou. Un mirage, la plupart du temps, le loustic maîtrisant l'art consommé de tout reperdre dans la foulée.

Il avait une prédilection quasi malade pour les canassons aux noms ronflants, rejetons d'éphémères gagnants et... éternels perdants.

Chaque règle souffrant d'exceptions, les poches trouées de mon père accouchèrent un jour d'une souris aux allures de montagne. La contribution la plus palpable de mon père à notre famille, outre une gestion inconséquente de ses spermatozoïdes, fut certainement la télévision qu'il acheta en 1980.